

## PREMIÈRE PARTIE

### Deux morts en quelques lignes ?

1

*Saint-Villars, jolie ville provinciale de 8215 habitants paisibles et accueillants, dotée de trois étoiles au concours des villes fleuries, d'un Salon international du livre pour enfants, d'une église néo-gothique datant de la fin du dix-neuvième siècle, ainsi que d'un magnifique parc de 800 m2 où s'épanouissent deux séquoias de plus de soixante-dix mètres de haut.*

*Saint-Villars et ses charmantes maisons de style traditionnel, ses longues avenues bordées de cerisiers, ses pies bavardes qui paradent sur de vertes pelouses soigneusement entretenues par un personnel compétent. Saint-Villars et sa qualité de vie exceptionnelle grâce à sa police municipale détentrice d'un record inégalé en matière de sécurité.*

Alexis Malvalet arrêta sa lecture et rajusta ses lunettes de presbyte sur son nez. Ce nouveau guide consacré aux petites villes de province venait juste de paraître – Guiseppe, son libraire et ami de longue date le lui avait d'ailleurs chaudement recommandé – pourtant le « Guide des villes préférées » faisait montre d'un amateurisme navrant.

Saint-Villars appartenait aux villes françaises réputées pour leur musée, leurs monuments historiques, leur festival printanier, leur foire annuelle, leur salon du livre pour la Jeunesse. Mais l'auteur du guide avait omis de mentionner le concours de poésie organisé par la municipalité depuis plus de vingt ans, un concours auquel Alexis Malvalet participait en tant que président et fondateur ; le maire de Saint-Villars, Grégoire Valmers, en étant devenu le vice-président depuis sa récente élection.

Septuagénaire, les cheveux blancs courts et ondulés, la silhouette longue et mince, malgré son âge Alexis Malvalet conservait beaucoup d'allure ; la veste d'intérieur en tartan marine qu'il portait sur un pantalon de laine gris aux poches demi lune en témoignait. Le personnage jouissait également d'une vanité qu'il aimait à exposer. L'oubli, par l'éditeur, de « son » concours de poésie l'avait touché en plein cœur.

– Comment une telle négligence est-elle possible ? maugréa-t-il en repoussant son fauteuil

1

Voltaire pour se lever. Puis, ouvrant les bras pour prendre à témoin les livres, couverture cuir et lettres dorées, qui couvraient à foison les étagères de sa bibliothèque en chêne et tilleul massif, il s'emporta : C'est inadmissible, on se moque littéralement de moi et de mon travail ! Je ne peux pas admettre cela !

Revenant à son bureau, Malvalet ouvrit son luxueux répertoire téléphonique en cuir marron pour y trouver le numéro de téléphone de son vieil ami le libraire avant de se raviser.

– Non, pas Guiseppe, il ne pourra rien y changer. C'est l'autre que je dois appeler, le seul, l'unique responsable de cette bétise : l'éditeur. Je vais le menacer d'un procès.

Dans les premières pages du guide Alexis Malvalet n'eut aucun mal à obtenir ce qu'il cherchait : les coordonnées de l'éditeur. Puis il décrocha son téléphone.

– A nous deux !

Il pianotait déjà le numéro quand quelques coups frappés à la porte l'interrompirent.

– Oui. Qu'est-ce encore ?

La porte s'ouvrit sur un personnage effacé – pantalon noir et gilet gris avec cravate noire sur chemise blanche – qui entra et s'approcha à pas mesurés :

– Le facteur vient de déposer le courrier, monsieur. Le voici !

D'un geste sec, Malvalet prit les trois enveloppes posées sur le plateau d'argent qu'on lui présentait.

– Le thé manquait de couleur, Clément, et j'ai horreur d'un lait fraîchement sorti du réfrigérateur. Tenez-vous-le pour dit !

Son domestique reparti, Malvalet passa brièvement en revue le courrier. Une enveloppe blanche de qualité médiocre annonçait une facture de son assureur. La suivante contenait une invitation des Dolnaretti à une soirée privée, le bristol portait en filigrane une tête de Diane ; Malvalet savait à quel point sa charmante et si jeune épouse appréciait ces sorties entre gens raffinés. La dernière portait le nom du destinataire tapé à la machine et n'indiquait, en aucune façon, l'expéditeur sur la patte de fermeture. Ce qui signifiait un manque de correction évident.

Alexis prit son coupe-papier en ivoire – un magnifique lévrier en ornait le manche – et ouvrit l'enveloppe d'un coup de lame. Il déplia la lettre, également écrite à la machine, et lut les quelques mots.

*Votre épouse adore les divertissements que lui offre, tous les mardis et vendredis matins, le nouveau médecin de Saint-Villars dans sa garçonnière. N'entendez-vous pas la ville entière se gausser de vous ?*

Sous l'effet de la surprise Malvalet sentit ses jambes fléchir sous lui et il s'effondra dans son fauteuil.

\* \* \*

Suzie, jeune trentenaire à l'allure volontaire, délaissa son ordinateur et alla regarder le numéro qu'affichait le téléphone blanc qui sonnait sur la commode.

– Oh non, pas mon éditeur ! gronda-t-elle et elle hésita : Il va encore me faire perdre un temps fou. Pffff... (Elle se résolut à décrocher.) : Antonio ? Je suis absolument ravie de vous entendre... Comment ?... Un retard ! Non, grands dieux non, je vous assure que vous recevrez mon manuscrit en temps voulu, je n'ai pas pour habitude de décevoir mon public.

Suzie se mit à arpenter le petit salon aux murs tendus de tissu beige qu'elle avait, un beau jour, transformé en bureau. Tandis qu'Antonio lui confiait ses soucis d'éditeur – *dont je n'ai que faire*, songea-t-elle – elle redressa un cadre légèrement incliné sur la droite – *Quel désordre dans cette maison !* – puis se rendit devant le miroir mural où elle apprécia l'image qu'il lui renvoyait.

*Ta coiffeuse a fait des merveilles, comme toujours.* Elle glissa la main entre ses boucles brunes. *C'est une artiste.*

– Pardon, Antonio, vous disiez ? Annoncer la date de parution à la presse avec six mois d'avance ? Et pourquoi pas, Antonio, si cela vous comble de bonheur.

Un rayon de soleil traversa le brise-bise et vint caresser le divan recouvert d'une cotonnade blanche à fines fleurs rouges. Une poupée habillée en bergère y était assise, adossée à des coussins de satin. Ses yeux de verre bleuté semblaient suivre les évolutions d'une sorcière, suspendue au plafond par des fils de nylon et qu'un souffle d'air entrant par la fenêtre entrouverte faisait danser sur son balai de paille.

– Vous désirez mon aide afin de lister les salons du livre auxquels j'assisterai l'année prochaine ?... Non, c'est inutile parce qu'elle est déjà prête ? (Suzie secoua la tête et songea : *je me disais aussi : pour une fois qu'il me demandait mon avis.*) Excusez-moi, Antonio, j'avais mal compris.

Elle reprit sa déambulation sur le joli tapis lavande tandis qu'au bout du fil la conversation virait à l'interrogatoire :

– Que me dites-vous là, Antonio ? Cette année, j'ai vendu trente exemplaires de moins de mon dernier polar au salon du livre de Grenoble ! Pourquoi ? Mais je ne sais pas, moi ! Trente résidentes d'une maison de retraite avaient opté pour un voyage organisé en Egypte ou à Monaco au lieu de venir me saluer. Oh, oui je me moque de vous, cher Antonio, j'adore vous taquiner et je... On vous appelle sur une autre ligne ? Alors je vous laisse mais à regrets. A une autre fois, cher Ant...

L'éditeur avait raccroché, la ligne sonnait occupée. Suzie reposa le combiné et marmonna :

– Lequel de mes amis m'a conseillé de choisir cet éditeur-là plutôt qu'un autre ? Oh, si je me rappelais son nom je lui ferais passer un mauvais quart d'heure.

Passablement énervée, elle retourna s'asseoir devant son ordinateur et, après avoir pris une profonde inspiration – *on se détend, Suzie, et on se concentre* – elle plaça ses doigts sur le clavier.

– Donc, je reprends à partir de : Alexis Malvalet relisait la lettre anonyme qui l'informait de son terrible malheur.

\* \* \*

*Alexis Malvalet relisait la lettre anonyme qui l'informait de son terrible malheur. Sa jeune épouse, Sonia, le trompait deux fois par semaine, avec le nouveau médecin établi depuis peu à Saint-Villars. Alexis était effondré.*

– Comment a-t-elle pu bafouer ainsi mon honneur ?

Suzie Jolliez s'arrêta d'écrire pour observer, par-dessus ses lunettes à fine monture dorée, une silhouette en train de se matérialiser sur le tapis de son salon.

– Je suis navrée, Alexis, mais cela devait se produire un jour ou l'autre. Regardez la réalité en face : vous avez trente-cinq ans de plus qu'elle !

Le visage se fit plus net : le front était ridé, les yeux cernés et le menton tremblotait. Alexis Malvalet faisait peine à voir.

– Depuis le décès de ma première épouse, ma douce Adrienne, mon manoir se couvrait de toiles d'araignées. Je me sentais dépérir. Pourtant, je n'ignorais pas que mon exceptionnelle collection de livres et ces magazines littéraires, si renommés, qui citent souvent mon nom faisaient de moi un homme envié. Mais comment vivre dans la solitude, l'ennui ? Cette rencontre avec Sonia a bouleversé ma vie et, depuis ce jour, chacun de ses regards, chacun de ses sourires inonde de lumière cette gentilhommière. Avec un goût infini mon épouse invite des orchestres de chambre dont la musique réjouit nos honorables invités. Elle organise également, avec talent, des soirées princières qui finissent à l'aube.

Suzie fit la moue. Les hommes se montraient parfois crédules lorsqu'il s'agissait de femmes et l'âge n'arrangeait pas les choses. Bien au contraire.

– Elle a aussi acheté des tableaux qui ont asséché votre compte en banque, mon cher monsieur Malvalet. D'ailleurs votre comptable fait grise mine ces jours-ci.

– Elle a tant de goût, elle est exquise.

Malvalet ne put contenir une larme qui dégouлина sur son vieux visage.

– Je ne peux vivre sans elle. (Sa voix enfla sous l'effet de la colère.) Mais, hélas, comment demeurer aux côtés d'une femme qui salit mon honneur avec un gagne-petit ?

Suzie acquiesça, elle était entièrement d'accord. Elle avait donc prévu, pour le dernier de la longue lignée des Malvalet, une fin magistrale.

– Elle ne vous laisse d'autre choix, mon cher Alexis que de vous suicider ! C'est-à-dire, vous pendre à l'une des poutres de ce magnifique manoir qui fait votre fierté et, quand elle sera de retour en fin de journée, votre épouse infidèle vous découvrira, oscillant lentement au bout d'une corde. Le spectacle ne sera pas ragoûtant, j'en conviens, mais reconnaissez qu'elle l'aura amplement mérité.

Suzie écrivait déjà les premiers mots lorsque Alexis eut un geste vif de dénégation.

– Un Malvalet se tue d'une balle dans la tête, madame, à défaut de s'éteindre dans le lit de ses ancêtres ou de mourir éventré sur un champ de bataille. Ma lignée a des traditions qui remontent au roi Louis XIII et il est de mon devoir de les respecter. Je vous conjure d'en faire autant.

Suzie retint une protestation. La grande aiguille de la pendule de bronze, posée sur la cheminée, franchissait les minutes à un rythme effréné : midi approchait. L'estomac de Suzie l'avait aussi constaté qui se plaignait bruyamment.

– Puisque vous l'exigez, Alexis.

Elle supprima la phrase entamée et écrivit : *Le cœur brisé, Malvalet se dirigea vers l'armoire où était exposée sa superbe collection d'armes. Il fit jouer la clé dans la serrure, ouvrit la porte en verre fumé. Sans une once d'hésitation, il empoigna la...*

– Excusez mon ignorance, Alexis, mais j'ignore tout des armes, vous allez utiliser la... « Deringer Remington Elliott de 1860 » ? Aucun problème.

*Alexis chargea l'arme – une seule balle suffirait – alla se placer face au tableau de son plus illustre ancêtre puis, serrant fermement la crosse de nacre dans sa main, il mit le canon contre sa tempe et appuya sur la détente... Un coup de feu retentit.*

Suzie vit la longue silhouette s'évaporer. Elle demeura pensive.

Ecrire n'avait jamais été chose facile : préparer le brouillon avec le fil rouge de l'histoire ; inventer les personnages et leur donner un prénom, un physique, une personnalité ; créer les décors dans lesquels ils évolueraient avec une infinité de détails. Ne jamais oublier que le lecteur adorait les détails ! Et enfin mettre toutes ces pages au propre sur l'ordinateur jusqu'au dernier mot, le mot : Fin ! Pourtant, elle n'avait jamais renoncé puisque, au fil des ans, le plaisir que l'écriture lui procurait existait toujours.

– Sauf que si mes personnages deviennent tous aussi exigeants, il me faudra doubler mon stock de rames de papier et de cartouches d'encre. Bon, j'en étais où, j'ai encore perdu le fil...

*« Le corps d'Alexis Malvalet gisait dans une mare de sang, allongé de tout son long sur le*

*somptueux tapis persan que surplombait l'imposant portrait de son glorieux ancêtre, Grégoire Malvalet. Dans sa main il serrait encore un feuillet chiffonné. »*

Suzie relut ses pages avec soin, corrigea deux coquilles puis imprima le chapitre et le déposa dans sa corbeille rose.

Un autre coup d'oeil à la pendule lui confirma que l'heure du déjeuner était désormais dépassé ; son estomac ne cessait de le lui rappeler avec véhémence.

Elle éteignit son ordinateur et se rendit dans la cuisine entièrement décorée à l'ancienne. Le vaisselier en pin blanc exposait de jolies assiettes en porcelaine qu'elle avait rapportées de son dernier séjour à Quimper. La longue table en chêne et les bancs évoquaient ses vacances chez Annick, sa grand-mère paternelle bretonne.

Enfant, Suzie adorait l'entendre raconter ce personnage fabuleux qu'était l'arrière-grand-mère Joséphine, appelée « Fine » par les gens du village. Portant le traditionnel habit breton noir et la coiffe blanche de tous les jours, « le béguin », Fine ne quittait que rarement la maison qu'elle louait pour un prix modeste. Celle-ci ne comportait qu'une cuisine, deux chambres spacieuses avec quatre grands lits, qui avaient servi aux parents et aux enfants, et un grenier de taille réduite. Un poêle à charbon apportait un peu de chauffage aux chambres, un tonneau placé sous la gouttière recueillait l'eau de pluie pour laver le corps et les cheveux, et un broc métallique suffisait pour rapporter l'eau potable de la fontaine.

Debout devant la table, mélangeant la farine, les œufs et le lait pour préparer les crêpes, grand-mère Annick détaillait les manies de la Joséphine. Assise face à elle, Suzie l'écoutait avec beaucoup d'attention.

– Fine était si superstitieuse que, lorsque nous étions à table, elle traçait un signe de croix sous le pain avec la pointe du couteau avant de l'entamer. A la fin du repas, quand on débarrassait, il ne fallait pas croiser un couvert dans l'assiette.

*Non-non-non, grondait-elle d'une voix étranglée par l'angoisse. Cela va attirer le malheur.*

Annick avait fini de préparer la pâte à crêpes. Elle recouvrit le saladier d'un torchon, ôta son

tablier et sortit du placard un paquet de sablés. S'asseyant à côté de Suzie, elle lui offrit un biscuit.

– Vas-y, régale toi ! Quand je repense à ton arrière-grand-mère je ne me souviens pas l'avoir vue dehors à la nuit tombée. Pourquoi ? (*Suzie acquiesçait plusieurs fois de la tête : oui, pourquoi ? Le ciel étoilé est si beau à contempler.*) Je crois, ma petite Suzie, que Fine redoutait de croiser le diable au détour d'un sentier. Elle qui ne se rendait jamais à l'église.

Annick éclatait de rire et la petite Suzie faisait de même. Le diable ne devait pas être un personnage méchant pour qu'on puisse autant rire de lui.

*Comment ne pas devenir écrivain quand on a de pareilles ancêtres !* songea Suzie qui ouvrit sa panière et fit la grimace. Elle était vide. Chacun, chacune ses manies, Suzie détestait un repas sans pain.

Elle troqua ses chaussons contre des Richelieu en daim, enfila son manteau et, son porte-monnaie dans la poche, sortit de chez elle. Il suffisait qu'elle traverse la rue Lefranc et s'engage dans le parc des Séquoias ; c'était le meilleur raccourci pour atteindre rapidement la boulangerie. Le parc portait le nom des deux magnifiques arbres de soixante-dix mètres qui s'y dressaient et faisaient la fierté de la ville. Tout en marchant d'un bon pas, Suzie chercha du regard monsieur Marin et son adorable chien noir, un Schipperke. Ce mot signifiant « petit navigateur » en néerlandais, son propriétaire n'avait guère fait preuve d'imagination en baptisant son chien du nom de « Moussaillon ».

La profession de monsieur Marin n'avait pourtant rien à voir, ni de près, ni de loin, avec la mer, elle en était convaincue et le lui avait dit sans la moindre hésitation dès leur première rencontre.

Vexé, il avait aussitôt contesté son point de vue.

– Et pourquoi donc, chère demoiselle ? Titouan Lamazou ou Olivier de Kersauzon sont peut-être des modèles que j'imité, tous les étés, en embarquant pour de longues traversées à bord d'un vieux gréement. Imaginez le jour qui vient de se lever ! Je m'élançai à l'assaut du grand mât pour observer l'horizon et, comme le véritable marin que je suis, je devine la tempête qui enfle dans les ombres grises s'amoncelant dans le lointain.

Suzie avait pouffé.

– Vous n'êtes pas capable de hisser la grand-voile, vous écorcheriez vos mains blanches et elles sont dépourvues de callosités. Vous n'êtes pas, non plus, un artiste, ou un quelconque créatif ; vous vous habillez avec goût, mais sans la moindre originalité. Vous approchez la quarantaine, ne portez pas d'alliance, et aucune femme ne s'intéresse à vous actuellement car vous êtes très disponible pour Moussaillon. Mais cela peut changer, il suffirait d'une rencontre.

Monsieur Marin, Florent de son prénom, en était resté abasourdi. Il lui avait avoué être



psychologue de son métier, avec une clientèle en majorité féminine. A son tour, Suzie lui avait parlé de l'écriture qui remplissait ses journées et aussi ses pensées, et quasiment toute sa vie de célibataire.

– Les cadavres remplissent mes livres puisque j'écris des polars. Ma grand-mère et mon arrière-grand-mère paternelles étaient bretonnes. Dès mon plus jeune âge j'ai été imprégnée par les korrigans se cachant au fin fond des forêts, les chauve-souris qui frôlent vos cheveux à la nuit tombée, le cimetière marin où les thoniers en bois pourrissent dans l'eau vaseuse. Un monde à part, j'en conviens.

Florent n'avait su quoi lui répondre.

– Je croyais qu'on emmenait les enfants au bord de l'eau pour bâtir de beaux châteaux de sable ?

Suzie avait cru entendre le bruit de la mer remonter du plus profond de son enfance, les cris des goélands au-dessus des vagues, le parfum iodé du goémon.

– Mon château n'était pas terminé que les vagues montaient à l'assaut pour l'anéantir. Du moins, c'est le seul souvenir qui m'est resté.

Florent avait appelé son chien qui courait un écureuil égaré sur la pelouse ; Moussaillon était venu se coucher à ses pieds et la conversation s'était poursuivie.

– Ecrire un roman d'amour ne vous a jamais tentée ? Quel dommage. Je suis certain que vous n'auriez aucun mal à utiliser votre style pour mettre en valeur des êtres déchirés par l'amour. Je devrais pouvoir vous citer un titre précis qui corresponde à ma pensée...

Monsieur Marin avait hésité. Pas Suzie.

– Peut-être « La Dame aux Camélias » ? lui avait-elle suggéré. Un classique du roman d'amour où l'héroïne agonise la moitié du roman avant de finir dans la tombe. Vous allez me dire qu'il y a de meilleurs exemples que celui-là ?

Florent avait acquiescé.

– Oui, j'en suis persuadé. Le grand Cyrano de Bergerac devrait vous inspirer. Non ?

Suzie s'était souvenue avoir apprécié l'oeuvre d'Edmond Rostand sur une scène de théâtre. Quelques années plus tard, le personnage, haut en couleurs, étalait son long nez sur le grand écran.

*Son profil lui ôte tout espoir auprès de la gent féminine et il aimera Roxanne jusqu'à ce que la mort les sépare. La mort de Cyrano bien entendu.*

Florent avait paru déçu.

– Votre silence m'indique que Cyrano ne vous inspire pas non plus. J'en suis désolé.

Aujourd'hui, Suzie n'aperçut ni le chien intrépide, ni le maître, si charmant, avec qui elle aimait échanger quelques mots.

Parvenue à la boulangerie, elle poussa la porte. Une femme rondelette, engoncée dans un manteau de faux léopard, bavardait avec la boulangère tout en se régaland d'une brioche au sucre. Suzie reconnut l'aide ménagère qui officiait chez certaines personnes du quartier.

– J'ai passé toute la matinée à nettoyer chez les Damain, je n'en peux plus, se plaignait-elle. Ces objets affreux qu'il faut dépoussiérer l'un après l'autre et ces meubles en bois fendillés qui me font sursauter chaque fois qu'ils craquent. (Ghislaine appuya sur son cœur une main couverte de bagues de pacotille.) Seigneur, quelle horreur ! Comment peut-on aimer ces vieilleries ?

Cette remarque parut choquer la boulangère.

– Ils étaient antiquaires, Ghislaine, et parmi les meilleurs de la région. Ils ont exercé pendant près de trente ans, vous n'allez pas le leur reprocher, tout de même ?

Le visage de l'aide ménagère se ferma.

– Ces deux vieillards ont eu raison de prendre leur retraite, c'est moi qui vous le dis. (Elle rangea dans son sac le sachet de brioches au sucre qu'elle venait d'acheter.) Je m'en vais, je m'occupe de la maternelle cet après-midi. Au revoir !

La porte claqua sur le faux léopard qui s'éloigna.

– Il ne faut pas faire attention, dit la boulangère. Ghyslaine adore critiquer les autres mais, au fond, elle est gentille. Je vous donne une baguette pas trop cuite, comme d'habitude ?

Suzie échangea son pain entouré d'un papier de soie contre un peu de monnaie et elle repartit chez elle.

Son repas fut vite avalé : poisson sauce normande avec pommes vapeur et un yaourt aux fruits ; puis elle s'accorda un moment de détente en écoutant Wilhelmenia Wiggins Fernandez chanter La Wally de Catalani. C'était un bonheur dont elle ne se lassait pas.

L'après-midi était entamée quand elle reprit place devant son ordinateur.

Le lieutenant Landy coupa la radio dès que sa voiture eut franchi l'enceinte du domaine d'Alexis Malvalet. En roulant au ralenti il traversa le vaste jardin à l'anglaise planté de chênes, de hêtres et de frênes. Une pure merveille ! Des jardiniers étaient en train d'assurer l'entretien et le passage de la voiture les laissa indifférents.

Après avoir longé le cours de tennis, il contourna l'imposant bassin et se gara devant la belle propriété datant du 18ème siècle. Après être descendu de son véhicule, Landy prit le temps d'admirer l'imposante véranda qui bordait la façade en briques orange ; par simple curiosité, il compta les fenêtres ornant les deux étages.

– Seize en tout ! J'ai hâte de visiter la demeure.

Il monta rapidement les marches et un policier en uniforme lui ouvrit la lourde porte pour le faire entrer, tout en lui fournissant quelques précisions.

– Lieutenant, le nouveau légiste vient juste d'arriver, le docteur Gilland. Il vous attend dans le bureau, tout droit, au fond. J'ai demandé au majordome d'installer la veuve, dans le salon et de lui préparer du thé. Elle a affirmé être en état de répondre à vos questions.

Landy traversa le hall d'entrée couvert d'un dallage à cabochons et entra dans le bureau alors que le médecin légiste finissait d'enfiler une combinaison blanche. Il s'approcha de lui, la main tendue.

– Docteur Gilland ? Lieutenant Landy, responsable du commissariat central de Saint-Villars.

Le médecin salua d'un signe de tête puis s'accroupit auprès du corps. Un peu surpris, Landy laissa retomber son bras et fit une rapide évaluation de son nouveau collègue.

*La trentaine, les cheveux coupés au millimètre, un costume gris pas vraiment à la mode, ce jeunot va nous changer du jean et des polos US de notre vieux soixante-huitard.*

Le vieux Raymond avait bouclé ses valises pour partir vivre à San Francisco une retraite bien méritée. Récemment, il avait envoyé, à Landy, une carte postale représentant le célèbre pont

américain et portant ces quelques mots au verso :

*« Formidable retraite, San Francisco exceptionnelle, vous ne me manquez pas du tout. »*

Landy observa le légiste tandis qu'il se penchait sur le corps sans vie du vieux Malvalet. Il songea que l'autopsie serait vite réalisée.

*Il a un trou dans la tête, l'arme est encore dans sa main... Inutile d'avoir suivi dix années d'études de médecine pour rédiger le rapport.*

*Quoi que ?* s'interrogea Landy en voyant le docteur Gilland prendre une loupe dans sa mallette pour observer la plaie. *Sans doute un maniaque. Pas de chance.*

Le policier se détourna et jeta un coup d'oeil autour de lui. La pièce devait mesurer dans les trente mètres carrés de superficie, ses murs étaient recouverts, aux deux tiers, de beaux livres et personne n'aurait pu ignorer la superbe cheminée en marbre blanc, ou se désintéresser du bureau ministre style Louis XV en merisier massif. Quant à l'imposant tableau, au pied duquel gisait le cadavre, un peintre y avait apposé une signature hélas restée méconnue.

– Tenez ! Il serrait ceci dans sa main droite.

Landy récupéra le feuillet que lui tendait le légiste et le glissa dans un sachet plastifié avant de le lire à voix haute : *Votre épouse adore les divertissements que lui offre tous les...*

Quand il eut terminé sa lecture, Landy savait pourquoi Alexis Malvalet avait mis fin à ses jours. Il tenait entre ses doigts la lettre anonyme annonçant au malheureux homme les « divertissements » de sa ravissante épouse. Le terme utilisé manquait cruellement de délicatesse.

*Le corbeau qui a envoyé cet immondice l'a tapé à la machine sur un papier quelconque, avec de l'encre noire disponible dans n'importe quel commerce. On n'en tirera rien,* conclut Landy.

– Il s'agit d'une très ancienne machine à écrire !

Landy sursauta en entendant cette voix de fausset dans son oreille. Il tourna la tête pour apercevoir son jeune adjoint occupé à lire par-dessus son épaule.

Tout en caressant ses fines moustaches entre le pouce et l'index, Jack énonça, d'un ton sérieux :

– Les « i » n'ont pratiquement plus de point et les « e » ressemblent à des « c ». Les touches sont usées, ça saute aux yeux, chef ! Dès qu'on aura trouvé la machine, on tiendra le corbeau. C'est aussi simple que ça.

Landy devait reconnaître que Jack voyait juste mais la mine réjouie de son adjoint l'exaspéra.

– Si vous dites un mot de plus, Jack, je vous envoie fouiller les maisons des huit mille deux cent quinze habitants de cette ville. Compris ?

– Euh... Oui, chef.

Landy ajouta l'enveloppe à la lettre dans la pochette en plastique.

– Faites-les analyser au cas où il y aurait des empreintes. On peut toujours espérer.

Jack leva la pochette au niveau des yeux et grimaça.

– Bien sûr qu'il y en aura, chef, c'est le trop plein qui va poser problème. D'abord il y a celui qui a tapé la lettre et l'a mise dans l'enveloppe ; si on a de la chance, il aura oublié d'enfiler des gants. Ensuite c'est le préposé des postes qui relève, tôt le matin, le courrier posté la veille. Lui, c'est sûr, des gants il n'en met pas. Ni l'agent qui s'occupe du tri, ni le facteur qui distribue dans chaque maison. Et si jamais c'est une femelle, on pourrait trouver des traces de rouge à lèvres sur un coin de l'enveloppe. Alors là, il ne faudrait pas en conclure trop rapidement que le corbeau est une femme. Et je n'oublie pas non plus que...

Landy interrompit son adjoint d'un geste qui ressemblait à une menace.

– Occupez-vous de cette lettre pendant que je m'entretiens avec madame Malvalet. De quel côté se trouve le salon ?

– Première porte à gauche en sortant, chef !

Jack suivit du regard son supérieur qui prenait la direction indiquée et maugréa :

– Et voilà ! A moi le format A4 de la lettre anonyme et pour le chef le 100 bonnet C de la jolie madame. Y a pas à dire : le sale boulot c'est toujours pour les mêmes. (Jack aperçut le médecin-légiste qui retirait sa combinaison blanche et se rapprocha de lui.) Hé, doc, si vous avez fini avec votre client, n'oubliez pas de l'emporter ! On manque de place au commissariat.

Dans le salon aux murs tendus de tissu rose fuchsia, Landy découvrit la veuve – 1, 75 m et 63 kg environ – assise dans un fauteuil de cuir, un mouchoir à la main et des jambes interminables très joliment croisées. Il nota l'épaisse couche de mascara qui noircissait ses cils immenses, ses paupières lourdement maquillées et ses lèvres pulpeuses disparaissant sous un rouge vif alléchant.

*Le mouchoir est immaculé, j'en conclus qu'elle ne pleure pas la mort de son mari. De plus, si j'en crois la demeure, le parc, et le personnel qui va avec, le défunt lui laisse une jolie fortune et « madame » a l'allure d'une femme qui saura en profiter.*

Après avoir sorti sa carte de police et lui avoir présenté ses condoléances, Landy lui posa les questions habituelles dans ce genre de circonstance.

La splendide Sonia ne put rien lui apprendre au sujet de la lettre anonyme.

– Des ragots ! Cela court les rues dans une petite ville comme Saint-Villars. Je souffre d'allergies et, parfois, j'éprouve des difficultés à respirer.

Sonia Malvalet étala une main aux longs ongles manucurés sur son affriolant décolleté.

*Cela ne cache pas grand-chose*, songea Landy qui sentit une bouffée d'émotion l'envahir.

– La présence d'un médecin m'est indispensable. Vous comprenez ?

Oui ! A cette seconde même, Landy comprit qu'il s'était trompé dans le choix de sa profession.

– Tout à fait, madame Malvalet.

Elle aimait son mari qui l'aimait tout autant, elle ne lui connaissait aucun ennemi « O grands dieux non ! » L'entretien prit fin.

Landy eut un bref échange avec le médecin légiste prêt à partir, qui lui confirma « qu'il s'agissait bien d'un suicide, pas le moindre doute à ce sujet ! ». Après avoir laissé à son adjoint le soin de régler les derniers détails, Landy quitta le manoir et apprécia de traverser à nouveau le magnifique parc mais sous un léger rayon de soleil cette fois.

*On penserait avoir à portée de main tout ce qu'il faut pour être heureux... Raté.*

Dès qu'il eut regagné son commissariat, Landy prit place devant son ordinateur et tapa, avec deux doigts, un résumé relatant le suicide. Il mentionna qu'en dehors d'une lettre anonyme rien de suspect n'avait été observé sur les lieux, que Sonia Malvalet mangeait au restaurant avec des amies à l'heure où l'événement s'était produit, que le majordome avait entendu la détonation et donné l'alerte.

Jack rentra à son tour de chez feu monsieur Malvalet.

– Le légiste a promis les résultats de l'autopsie pour demain après-midi. Ce sera rapide.

Landy mit donc son résumé en attente ; après réception du rapport d'autopsie, l'ensemble irait droit dans la Section « Affaires Classées ». Quant au corbeau, Landy espérait que, désormais, il s'adonnerait à d'autres occupations.

Il se remit devant son ordinateur et recommença à pianoter sur le clavier. Deux jours plus tôt il avait procédé à l'arrestation d'un dealer et, dans la foulée, aidé par équipe il avait mis un terme aux cambriolages d'une bande organisée qui écumait la région. Il ne lui restait plus qu'à mettre tout cela au propre.

La nuit était tombée lorsqu'une voiture s'arrêta sur un terrain vague encadré par deux bâtiments anciens vidés de leurs occupants et voués à une prochaine démolition. Les entrées avaient été murées, les fenêtres obstruées par des planches de bois et les locataires relogés dans des immeubles modernes pour certains d'entre eux, dans des lotissements pour les autres. La municipalité avait décidé de transformer ce quartier réputé « mal fréquenté » en résidence de luxe et, d'ici quelques mois, une maison de retraite pour sexagénaires aisés sortirait de terre pour occuper ce vaste emplacement ; elle proposerait des appartements meublés, un espace beauté, un restaurant de qualité, une piscine et une salle de sport, le tout dans un environnement sécurisé.

Pour l'instant l'endroit était dépourvu de la moindre caméra de surveillance et les deux réverbères, couverts de rouille, se trouvaient depuis longtemps hors service.

Le conducteur récupéra une cordelette dans la boîte à gants, la mit dans la poche de son blouson et quitta son véhicule pour prendre la direction de la nouvelle médiathèque, située à l'autre bout de la rue des Poètes. Il marcha d'un pas rapide sur le trottoir recouvert d'un enrobé rouge, longeant un alignement de jolies maisons chacune peinte d'une couleur différente : bordeaux, jaune, grise, et bordées de jardinets décorés d'un toboggan ou d'une balançoire. Tout était calme. A cette heure avancée, les gens préparaient le souper, suivaient les informations à la télévision ou s'occupaient des enfants après une journée de travail à l'extérieur.

L'homme arriva bientôt en face de la médiathèque. Il traversa la rue et, distinguant des lueurs à travers les vitraux colorés, comprit qu'elle était encore présente. Tant mieux. Se rendre à son domicile aurait présenté plus de risques pour lui. Il n'eut qu'à pousser, lentement, la porte pour entrer sur la pointe des pieds.

Seules quelques veilleuses étaient encore allumées qui créaient une semi obscurité et les innombrables étagères qui meublaient la vaste salle faisaient naître d'étranges ombres sur les murs. Où était-elle ? Il devait profiter de l'effet de surprise.

Il prit la cordelette dans sa poche et se déplaça sur la moquette, prenant garde de ne pas se heurter contre un présentoir. Une porte grinça légèrement... cela provenait de la droite, juste derrière l'escalier hélicoïdal qui menait à l'étage Audio/Vidéo. En s'approchant il aperçut la petite pièce éclairée et vit qu'elle lui tournait le dos. Vêtue d'une jupe de laine grise recouvrant les genoux, d'un corsage en coton mauve et chaussée de petits talons noirs, elle s'activait devant un caisson métallique.

Il fit deux pas de plus, un troisième... et se figea quand elle reprit place derrière sa table. A l'aide d'un coupe-papier, elle se mit à ouvrir des enveloppes et en sortit des feuillets qu'elle déplia pour les empiler. Elle se leva et, lui tournant à nouveau le dos, entreprit de faire du rangement dans la grande armoire aux portes grinçantes.

Il remit la cordelette dans sa poche, s'approcha de la table pour empoigner le coupe-papier. D'un coup sec, il enfonça la lame dans son dos. Elle s'effondra à plat ventre sur la table.

Elle ne bougeait plus... Le problème était réglé.

La ventilation se remit en marche et le fit sursauter. Il s'écarta du corps, fixa avec dégoût la tache de sang qui encerclait la lame et retira le coupe-papier pour l'essuyer dans la jupe. Il le glissa dans une poche de son blouson.

Inutile de s'éterniser dans cet endroit mais il lui restait encore une dernière chose à faire. Il regagna la vaste salle et renversa plusieurs étagères faisant tomber des piles de livres sur le sol. Puis il repartit vers la porte de sortie, l'entrouvrit et s'assura que la rue était déserte avant de quitter la médiathèque. A petites foulées il rejoignit la voiture, toujours sur le terrain vague. Le coupe-papier rangé dans la boîte à gants, sous une carte routière, il tourna la clé de contact et écrasa la pédale d'accélérateur. La voiture s'enfonça dans la nuit.



Après avoir rangé des papiers au fond d'un tiroir, Landy éteignit son ordinateur et ferma son bureau derrière lui. Pour finir sa journée il avait projeté une agréable soirée détente : les fesses dans son canapé, un plateau-repas sur les genoux, les pieds posés sur la table basse et un mémorable match de football « Lyon-Montpellier » à suivre sur le nouveau téléviseur écran plat 102 cm qu'il venait de s'offrir pour son plus grand plaisir.

Il ouvrait la portière de sa voiture lorsque Jack jaillit du commissariat au pas de course et le héla.

– Chef ! Désolé, on a un autre cadavre !

\* \* \*

Dehors, la nuit commençait à tomber.

Suzie alluma la lampe qui côtoyait son agenda sur le bureau ; l'abat-jour en verre blanc opaque surmontait un pied en laiton jaune et l'ensemble évoquait un champignon. Elle datait des années cinquante. Suzie l'avait achetée dans une brocante un dimanche après-midi alors qu'elle se promenait avec des amis adeptes de « vestiges du passé », comme ils s'amusaient à les nommer. Elle alla à la fenêtre afin de fermer le double-rideau et hésita. Le ciel s'obscurcissait rapidement, ne laissant plus qu'une dernière lueur blafarde transparaître à travers d'écrasants nuages. Ce ciel sombre s'avérait impressionnant ; il évoquait « La tempête du siècle » de Stephen King.

Suzie frissonna. Après tout, c'est exactement ce qu'il lui fallait pour l'inspirer et laisser ses idées noires prendre forme. Elle alla s'asseoir devant son écran.

– Cela me met totalement dans une ambiance morbide pour écrire mon prochain chapitre.  
Brrr ! Allons-y.

\* \* \*

Stupéfaits, Landy et son adjoint contemplaient la médiathèque saccagée : des dizaines de livres sur le sol, des étagères jetées à terre, la plupart des spots assurant l'éclairage pulvérisés. Un policier en uniforme, l'agent Feugier, les guida vers l'entrée d'une pièce en partie dissimulée par un escalier hélicoïdal.

– C'est là.

En entrant, Landy découvrit le corps d'une femme couchée en diagonale sur une table, une large tache de sang sur le dos.

– Elle est morte, crut bon d'ajouter Jack après lui avoir pris le pouls.

Landy ouvrit la bouche pour lancer une réplique cinglante et renonça.

Le policier, qui avait reçu l'appel au commissariat, connaissait la victime ; il en fit une rapide description.

– J'habite tout près d'ici, sur le boulevard Saint-Martin et je la croisais souvent le matin quand elle se rendait, à pied, à son travail, tout comme moi. Elle s'appelait Hélène Joras et elle était responsable de cette médiathèque. Agée de 43 ans, elle était célibataire, sans enfant.

Jack ponctua le résumé d'un ricanement :

– Je ne connais pas un homme qui aurait tenté sa chance en apercevant les dessous qu'elle portait.

D'un coup de menton, Jack désigna la combinaison pur coton blanc qui dépassait de la jupe retroussée.

– Et je ne parle pas des bas de contention ! Il y en a même un qui est troué, de vrais tue-l'amour !

\* \* \*

– *Comment pouvez-vous laisser cet individu se montrer si grossier envers moi ?*

Suzie aperçut une forme trop floue pour être identifiée. Sa voix semblait sortir d'outre-tombe et ne permettait pas de deviner le sexe.

– Si c'est vous, Hélène, je n'ai pas le temps de discuter, je dois avancer mon chapitre. On se retrouve tout à l'heure.

\* \* \*

– Elle travaillait seule, pas de collègue ? demanda Landy à l'agent Feugier.

– Si, une certaine Audrey Dejonc qui vient à mi-temps, tous les après-midis de quatorze à dix-huit heures. Après son départ, Hélène remettait un peu d'ordre avant de s'en aller une demi-heure plus tard. C'est en remarquant la lumière encore allumée, malgré l'heure largement dépassée, que les voisins d'en face – la maison aux murs beiges – ont décidé de me téléphoner au commissariat. Ils me connaissent, je viens souvent ici avec mes enfants et, pour les rassurer j'ai décidé de faire un détour avant de regagner mon domicile. La porte était entrouverte, j'ai tout de suite constaté le désordre et, en m'avançant, j'ai découvert mademoiselle Joras dans ce triste état.

Landy acquiesça. La malheureuse femme avait subi une agression d'une extrême violence, cela ne faisait aucun doute, et il n'était pas difficile d'en tirer les premières conclusions.

– La trace est nette, sans doute un coup de couteau, un seul mais asséné avec force. Elle n'avait aucune chance d'y échapper.

– Ensuite l'agresseur a retiré le couteau, dit Jack qui pointa du doigt des gouttelettes rouges : ce qui explique le sang sur la table et sur le sol. Et il l'a emporté avec lui pour ne rien laisser qui puisse l'identifier.

– On peut penser à un acte prémédité, il avait apporté une arme dans le but de tuer cette femme, conclut Landy.

– Non, pas forcément, objecta l'agent Feugier. Hélène Joras possédait un joli coupe-papier en métal argenté avec ses initiales gravées sur le manche, un cadeau que ses parents lui avaient offert pour un anniversaire. Quand je venais ici avec mes enfants je le voyais toujours à portée de main, sur sa table. Après vous avoir téléphoné, et en attendant votre arrivée, j'ai jeté un coup d'oeil autour du corps, sans rien déplacer bien sûr ; le coupe-papier, je ne l'ai aperçu nulle part.

L'agent parut soudain mal à l'aise.

– Je n'aime pas ça du tout.

– Pourquoi ? demanda Jack. Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Si le tueur savait pouvoir trouver une arme ici, cela signifie qu'il était déjà venu. Peut-être que je l'ai croisé quand j'étais présent avec mes enfants ? Que je l'ai salué, que j'ai même échangé quelques mots aimables avec lui.

L'agent Feugier avait pâli et Landy le vit desserrer son nœud de cravate. Il songea que c'était bien la première fois qu'il voyait un policier aussi émotif et, redoutant qu'il ne fasse un malaise, il se hâta de le rassurer.

– Non, sinon dans ce cas-là il l'aurait tué de face. Imaginez la scène : il s'approche d'elle, la salue aimablement : « Bonjour Hélène, ou Bonjour mademoiselle Joras, comment allez-vous ? » Puis il s'empare du coupe-papier, la frappe droit au cœur et c'est terminé. Non, il est évident que ça

s'est passé autrement.

Hélène a fini sa journée, elle a déjà éteint son ordinateur, et elle ouvre l'armoire pour replacer un dossier ; d'ailleurs les portes sont restées ouvertes. L'agresseur s'approche sans faire de bruit, il ne veut pas l'effrayer, ce qui signifie qu'elle ne le connaît pas. Il voit le coupe-papier, l'empoigne et le lui plante dans le dos. Elle s'effondre sur la table.

– Pas de chance, ricana Jack. Pour une fois qu'un type s'intéressait à elle ! Notre liste de suspects va être réduite : pas de mari, pas de fiancé, ni d'amant c'est certain. Autant classer l'affaire tout de suite.

\* \* \*

– *Ma parole, vous perdez la tête. Non seulement vous me faites assassiner mais en plus mon assassin va bénéficier de la plus totale impunité. Comment osez-vous écrire de telles horreurs ? Vous êtes aussi monstrueuse que lui, espèce de... de...*

*Suzie dévisagea Hélène Joras qui apparaissait désormais de façon nette. Un physique ingrat, un visage disgracieux avec un air revêché, inutile de se demander pourquoi aucun homme ne lui avait passé la bague au doigt.*

*A court de mots Hélène se retourna et lui montra la plaie sanguinolente dans son dos.*

– *Avez-vous une idée de ce que l'on ressent quand la lame s'enfonce entre vos omoplates ? C'est atroce.*

*Suzie Jolliez avait d'abord prévu un étranglement mais le coupe-papier personnalisé de la victime s'avérait plus intéressant. L'assassin l'ayant emporté, ce serait une preuve irréfutable portée contre lui aussitôt que la police l'appréhenderait ; pour cela Hélène devrait encore patienter plusieurs dizaines de pages.*

*Suzie retint, à grand peine, un bâillement, la fatigue commençait à se faire sentir.*

– Désolée, Hélène, mais quand on écrit un roman policier, il faut bien qu'il y ait des victimes. Ou alors on se lance dans le roman pour midinettes et on se contente de briser des assiettes dans une cuisine au cours d'une dispute. Je termine avec Landy et Jack dans la médiathèque et on en parle après toutes les deux, d'accord ?

\* \* \*

Landy sortit de la pièce avec son adjoint et lui demanda d'appeler le légiste ce qui provoqua des protestations.

– Si Gilland regarde le match à la télé, il ne va pas être content du tout et je vais en prendre plein les oreilles. (Jack sortit son mobile et continua à grogner.) Les corvées c'est toujours pour le même. Ras-le-bol.

Landy fit quelques pas dans la vaste salle en compagnie de l'agent Feugier. Les fines poutres qui décoraient le plafond, les vitraux colorés, les étagères, petites ou moyennes adaptées à l'âge et à la taille des enfants, et les nombreux poufs et coussins aux couleurs vives rendaient l'endroit très accueillant.

*Hélène Joras bénéficiait d'un cadre agréable pour son travail, songea Landy qui visitait, pour la première fois, ce bâtiment de construction récente. Tout le contraire de mon vieux commissariat aux murs défraîchis et à la façade noircie par la pollution automobile. Elle ne devait pas être pressée de regagner son logement le soir. Et je la comprends puisque personne ne se languissait de son retour.*

Les mots de son adjoint lui revinrent à l'esprit : Hélène n'avait ni mari, ni fiancé ou copain. Landy fronça les sourcils. Lui non plus n'était pas marié et n'avait aucune d'amie très proche ; par manque de temps avant tout et cela ne changerait pas ce soir.

Il jeta un coup d'oeil à sa montre : vingt-et-une heures. La première période de jeu devait être terminée, les footballeurs allaient profiter de la mi-temps pour laisser retomber la pression et prendre un peu de recul. A moins que leur entraîneur ne soit obligé de mettre un coup de gueule si l'équipe ne s'était pas suffisamment investie durant cette première période.

L'agent de police regarda, lui aussi, sa montre et, le voyant faire, Landy lui proposa de partir.

– Je n'ai plus besoin de vous. Par contre demain, sitôt arrivé au commissariat, vous tapez votre rapport et vous me l'apportez. Surtout n'oubliez pas de noter si un détail vous est revenu en mémoire d'ici là, cela pourrait nous être utile parce que pour l'instant, question piste, on a rien. Bonsoir !

Jack avait rangé son mobile dans sa poche et il revenait vers Landy.

– Gilland arrive, chef ! Vous n'allez pas en croire vos oreilles, vous savez ce qu'il m'a dit au téléphone ? Qu'il détestait le foot. J'étais certain depuis le début qu'il était bizarre ce type. On devrait lui demander de nous fournir un alibi pour ce soir, on ne sait jamais. (Jack s'aperçut d'une absence.) Tiens, Feugier n'est plus là ? Il avait l'air sacrément pressé de rentrer chez lui le gars. (Le policier ouvrit largement les bras et afficha un air satisfait.) Le foot, bien sûr ? Il pourra savourer la seconde mi-temps, ce veinard.

– Attention où vous mettez les pieds, Jack, vous êtes en train de piétiner des indices, protesta Landy. Puis, déposant sur un siège les livres de poésie qu'il venait de ramasser il fit un effort. Puisque vous voulez tout savoir : Feugier est l'heureux père de jumeaux, âgés de huit mois qui font leurs premières dents, donc il épaula sa femme autant qu'il le peut.

Jack perdit aussitôt son air satisfait et lâcha :

– Un père moderne ? Tant pis pour lui.

– Bon, on s'y met ? On fait le tour des lieux, peut-être qu'on découvrira quelque chose d'intéressant.

Les deux hommes slalomèrent avec précaution entre les livres éparpillés et les étagères disloquées. Entretemps, le légiste était arrivé avec son équipe et ils se préoccupèrent de la victime et des relevés d'empreintes. Gilland eut ensuite un bref échange avec le lieutenant Landy puis son équipe et lui repartirent en emportant le corps.

– Gilland ne s'est pas éternisé, fit remarquer Jack. Et pourtant il n'aime pas le foot.

– Non, répondit Landy en s'accroupissant pour ramasser un roman de Cronin : « Les clés du royaume ».

– Il a aussi des jumeaux qui font leurs dents ? ironisa Jack.

– Non.

Landy se redressa et chercha un début d'explication au saccage de la médiathèque. Il finit par réfléchir à voix haute :

– Tout ceci n'a aucun sens. Pourquoi tuer cette pauvre femme et puis s'acharner sur des livres ? Il n'y a rien à voler dans ce bâtiment, pas même une bague ou un pendentif ; l'agent Feugier a précisé qu'Hélène Joras ne portait jamais de bijou. Et pas de voiture non plus, elle se déplaçait toujours à pieds ou en bus. Cette enquête ne s'annonce pas facile. Qu'en dites-vous, Jack ?

Jack ne répondit pas. Il était plongé dans la contemplation des chef-d'oeuvre d'Enid Blyton étalés à ses pieds : Oui-oui au pays des jouets, Oui-oui va à l'école, Oui-Oui et le gendarme, Oui-Oui joue au football ! Dès qu'il avait su lire ses parents et son oncle Jérôme s'étaient concertés pour lui offrir, à chaque anniversaire et à chaque Noël, une histoire du petit personnage à bonnet bleu. La collection complète avait bientôt orné sa chambre et, sur son petit lit, une maman pleine de tendresse avait ajouté le jouet à grosse tête et son ami Citrouille. Ou bien Potimarron ? Non, plutôt Potiron.

Il jeta sur le sol les deux petits livres qu'il venait de ramasser et gronda :

– Un psychopathe sera entré, il aura aperçu Hélène Joras et l'aura tuée pour que les enfants ne soient plus obligés de supporter ces fichus gribouillages !

– Vous n'avez rien de moins stupide à dire, Jack ?

– Non, chef !... Oh et puis si ! Le suicidé aussi avait des livres partout, presque jusqu'au plafond. Malvalet ! Ça puait le moisi, ou l'encre d'imprimerie, je ne sais trop quoi mais ça puait. C'est la même chose chez les collectionneurs de timbres, vous me suivez ?

*Oh, je sens que je dois m'attendre au pire,* songea Landy qui écarquilla les yeux :

– J'essaie, Jack, mais ça me demande un gros effort parce que je ne vois pas le rapport entre les livres et les timbres.

– Je prends un autre exemple plus simple pour vous, chef ! Il y a des gens qui investissent leur fortune dans des lingots d'or enfermés dans une banque. D'autres s'achètent un haras avec des chevaux qu'ils font courir sur un hippodrome. Moi, à leur place, je choisirais un club de football et j'achèterais les meilleurs joueurs du monde.

Landy écoutait son adjoint et se demandait toujours où tout cela allait les mener. Et Jack poursuivait :

– Ce matin, on démarre chez Malvalet. Ce type avait mis une petite fortune dans ses livres, en tout cas d'après la rumeur. Et les « ragoteurs » savent de quoi ils parlent. Ce soir, on termine avec la vieille fille, Hélène Joras. Elle aussi vivait cernée par des centaines de livres, qu'elle connaissait sans doute sur le bout des doigts sauf qu'aucun ne lui appartenait. Vous voyez, chef, ces deux-là c'est le jour et la nuit, et bien je n'aime pas du tout des gens comme ça.

Jack avait terminé sa tirade et il paraissait soulagé ; de son côté, Landy n'avait toujours rien compris. Pourtant, sans le savoir, son adjoint venait de relier entre eux les deux défunts. Oui, ils avaient un point en commun : les livres.

*Une simple coïncidence pour deux décès qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre au premier abord, songea Landy, assez perplexe. A moins que... Après tout, pourquoi ne pas tenter le coup ? Au pire, cela ne donnera aucun résultat.*

– Jack, demain vous retournez au manoir de Malvalet et vous vous débrouillez pour obtenir une liste de tous ses livres. Vous devriez trouver ça sur son ordinateur. Maintenant il est tard, rentrez chez vous !

– Okay, chef ! Mais vous ne voulez pas voir la fin du match ?

Landy secoua la tête de manière négative.

– On va se faire battre comme la dernière fois, et la fois d'avant, Jack ! Ne vous faites aucune illusion, notre équipe manque encore d'ambition. Allez, à demain !

Jack n'attendit pas que son supérieur change d'avis ; il s'éclipsa. Des cocas bien frais l'attendaient dans le réfrigérateur qui accompagneraient à merveille un reste de pizza, froid lui aussi, ainsi que les dernières images du match, gagné de préférence. Le chef ne savait pas ce qu'il allait rater ! Tant pis pour lui.

Landy retourna dans la petite pièce où se trouvait la scène de crime – les traces de sang coagulé marquaient toujours la table et le sol – et alluma l'ordinateur perché sur un classeur métallique à tiroirs. De nombreux dossiers y étaient répertoriés par ordre alphabétique et classés sous différentes étiquettes : adultes, âge, classique, contes, éditeur, enfants, fantastique, fantasy, humour, prix, totalité.

Il en fut ébahi.

– Qu'est-ce que c'est que ce rangement ? Elle ne pouvait pas les classer de manière plus simple, c'est fou ça !

Il fut contraint d'ouvrir chaque dossier – en faisant appel à toute sa patience ! – avant de parvenir à obtenir deux listes regroupant l'intégralité des livres, selon l'auteur pour la première et le titre pour la seconde.

– Et maintenant où trouver une clé USB ? Je vais bien réussir par en dénicher une quelque part dans ce fouillis.

Il ouvrit un premier tiroir dans l'armoire et tomba sur des stylos, des surligneurs, une gomme et une paire de ciseaux. Celui du dessous renfermait des boîtes de trombones et d'agrafes et une quinzaines de crayons de couleur.



– Quel désordre ! Je n'aurais jamais pu travailler avec elle.

Dans le troisième tiroir il finit par dénicher une clé USB encore dans son emballage d'origine et deux agrafeuses de taille différente. Il copia les dossiers sur la clé, l'éjecta pour la récupérer et éteignit l'ordinateur.

Un coup d'oeil à sa montre l'avertit que le match était terminé et, qu'à une heure aussi avancée, le stade serait vide de tout supporter, ce qui lui permettrait d'éviter les embouteillages pour regagner son appartement.

Il quitta la médiathèque. Une fois assis dans sa berline, il alluma la radio et un flash, diffusé par un présentateur passionné de football, l'informa que les équipes étaient quand même parvenues à marquer chacune un but.

Et voilà ! Comme il l'avait annoncé à son adjoint : le match avait vraiment été nul.

\* \* \*

*Suzie ne pouvait plus retenir ses bâillements. Ses yeux la picotaient, ses paupières se fermaient toutes seules ; le temps d'avaler un bol de soupe et elle irait s'allonger sous la couette, la tête posée sur son gros oreiller moelleux.*

*Oh... Hélène Joras , elle était en train de l'oublier !*

*Suzie se pencha sur la droite pour apercevoir, derrière son écran, l'ombre de la malheureuse victime somnolant la tête sur la poitrine, en train de s'effacer. Il valait mieux en profiter.*

*Elle ferma le dossier, cliqua sur « Eteindre » et l'écran devint noir.*

Ce matin-là, Jack s'était levé de fort méchante humeur et une fois sorti de la salle de bain, où il s'était entaillé deux fois le menton avec son rasoir, il avait enfilé les premiers vêtements à portée de main – les mêmes que la veille – puis avait calé sur son petit-déjeuner : café amer, jus d'orange trop sucré, pain rassis, pomme acide.

– J'ai pas faim, je mangerai plus tard chez Hélios, avait-il jeté à sa femme avant de partir sans l'embrasser.

Toujours de mauvaise humeur, et bien décidé à le rester, il était monté dans sa voiture et avait pris la route pour se rendre au manoir de Malvalet.

La veille, son équipe de football favorite, les Montpelliérains, s'était montrée incapable de battre l'équipe adverse, les Lyonnais. Un but, il aurait suffi d'un seul but de plus pour remporter le match mais non, c'était trop demander à des joueurs payés à coup de chèques où les zéros tenaient plus de place que le papier. Et pour couronner le tout son beau-frère était venu rendre visite à sa « sœur adorée » et avait profité du retour de Jack pour écraser les footballeurs sous ses sarcasmes :

– Ils sont trop passifs pour rivaliser avec les Lyonnais. Regarde comment ils les poussent à la faute dans leur propre moitié de terrain ! Et les passes courtes qu'ils font sans progresser vers le but adverse ! C'est lamentable.

– C'est du grand n'importe quoi, fulminait encore Jack en y repensant. J'aurais mieux fait d'épouser une fille unique au lieu d'en choisir une dotée d'un imbécile de frère.

Il éteignit la radio et décida de profiter du trajet pour se défouler au volant de sa voiture. Il suffisait qu'il s'imagine en pilote de rallye au volant de la reine des circuits. Grande accélération, freinage sec, coup de volant pour prendre le virage... il aimait entendre le crissement des pneus sur le goudron.

« Ouais ! Ça fait sacrément du bien. »

A ce rythme là la voiture avala rapidement les kilomètres et il parvint à arriver, sans

encombres, chez Malvalet. Soulevant un nuage de poussière, il se gara devant le manoir et, enfin détendu, il descendit pour monter les marches du perron deux par deux.

Il échangea quelques mots avec l'agent qui montait la garde : le genre végétarien qui passait ses jours de repos à bêcher son jardin et à y planter tout ce qui pouvait finir dans son assiette et par conséquent, dans son estomac. Pas du tout le genre de type fréquentable, selon Jack, qui apprit qu'il était important d'éplucher le navet en épaisseur. Il abrégua la conversation et entra dans le manoir.

– Vraiment rien à foutre des navets et des carottes, soliloqua Jack en traversant le couloir pour pénétrer dans le bureau du défunt où il ne restait plus aucune trace du drame qui s'était joué la veille.

Perplexe, le policier contempla les centaines de livres qui couvraient les étagères et s'interrogea : comment Malvalet parvenait-il à s'y retrouver parmi tant d'auteurs différents ?

Mais, après tout, Jack s'en fichait. La seule question qu'il se posait à cette seconde était : dans quel ordre les rangeait-il ?

Jack avait rencontré le même problème quand il avait été contraint de déménager. Sa femme se plaignait de la trop petite surface de leur appartement, de la trop grande surface du balcon : *c'est terriblement poussiéreux et tu ne t'en occupes jamais !*

Ils avaient rapidement emménagé dans un logement plus spacieux, sans balcon, mais il avait fallu vider les innombrables cartons et tout remettre dans leur nouvel emplacement : la vaisselle, le linge, les DVD, etc

*Et mes livres ? s'était demandé Jack en se grattant la tête. Où est-ce que je range tout ça et dans quel ordre ?*

Il avait trouvé la solution en quelques secondes :

– Dans des cartons et puis c'est marre. Les livres ne supportent pas la lumière et moi, je ne supporte pas les bouquins.

Toujours planté devant les étagères Jack poussa un soupir. *Que je lui ramène la liste !* Il eut une pensée pour son supérieur : *Je me demande ce qu'il va pouvoir en faire ?*

Il prit place au bureau. L'ordinateur à peine allumée, un icône lui signala un disque dur externe connecté qu'il repéra derrière la volumineuse imprimante laser.

Jack n'eut pas à chercher longtemps la liste ; quelques clics lui permirent de mettre la main dessus. Elle regroupait la totalité des livres du maître de maison, sans oublier les anecdotes s'y rattachant et les prix décernés aux auteurs.

– Et dont je n'ai rien à faire DU TOUT ! gronda-t-il.

Il déconnecta le disque dur externe du système d'exploitation pour l'emporter, éteignit l'ordinateur et, sortant de la pièce, se heurta à la veuve en train de déambuler dans le couloir. Vêtue

d'un déshabillé court en soie bleu à imprimé floral qui ne dissimulait pas grand-chose de ses dessous – euh, elle en porte ? – elle parut tout aussi surprise de le voir et le lui fit savoir.

– Vous ! Que faites-vous chez moi ? Je vous rappelle que je suis veuve et j'aimerais être seule pour pouvoir pleurer mon mari.

– Mes hommages, madame Malvalet ! dit Jack qui ne se souvint pas avoir jamais été aussi galant avec une femme, y compris la sienne. Le lieutenant Landy m'a demandé de récupérer le disque dur externe de l'ordinateur. (Il agita le boîtier.) Je vous le rapporte dès que j'en ai plus besoin au poste et ensuite je ne vous ennuierais plus, je vous le promets. Bonne journée, madame !

Il s'éloigna à grandes enjambées sans lui laisser le loisir de reprendre ses esprits et, une fois dans sa voiture, déposa le disque dur sur le siège passager. C'est seulement à cet instant qu'il songea que les vêtements du veuvage avaient beaucoup évolué ces dernières années.

– C'est fou ce que la mode change vite.

Un coup d'oeil dans le rétroviseur lui permit d'apercevoir le policier de garde occupé à faire quelques pas pour se dégourdir les jambes.

– Madame a de la chance, on lui a laissé un flic écolo, s'amusa Jack. S'il parvient à la croiser il pourra lui parler de sa jolie nature.

Il mit le contact, ralluma sa radio et effectua un demi-tour dans l'allée. Sur le trajet du retour il roula sans faire d'excès, bercé par de la country music, sa musique préférée.

Sitôt rentré au commissariat, il retrouva le réduit qui lui servait de bureau, à proximité de la machine à café et du distributeur de barres chocolatées. La superbe berline de Landy n'était pas encore garée sur le parking, c'est la première chose qu'il avait vérifiée ; en l'attendant, il débuta par la paperasserie habituelle qui occupait toutes ses matinées.

Un vol de scooter : poursuivi par la police le voleur était tombé en panne d'essence. Un cambriolage raté : un voisin Vigilant avait appelé police-secours et deux agents avaient menotté le cambrioleur alors qu'il s'apprêtait à fuir par une fenêtre de la maison. Mais, surtout, il y avait eu l'agression d'une personne âgée. Fait inhabituel, la dame pratiquait un sport de défense et elle avait envoyé son agresseur à l'hôpital avec un bras fracturé ; d'ailleurs le sinistre individu menaçait de porter plainte contre la septuagénaire pour coups et blessures.

*C'est pas croyable une chose pareille ! Décidément, le monde ne tourne plus rond.*

Jack lança l'imprimante et il récupérait les premières photocopies quand, par sa porte restée ouverte, il entra aperçut Landy dans le couloir.

– Chef ! Je suis passé chez Malvalet comme vous me l'aviez demandé, j'ai la liste.

Landy entra dans la pièce et tendit une clé USB à son adjoint.

– Et moi j'ai celle de Joras. Tenez !

Jack piqua du nez sur la petite clé noire déposée dans sa paume.

– Qu'est-ce que j'en fais ?

– On les compare, Jack. Lancez le logiciel, je vais chercher deux cafés. Pour vous, c'est toujours noir avec quatre sucres ?

Jack brancha la clé USB afin de collecter les données provenant de la médiathèque, puis il fit de même avec le disque dur externe récupéré chez Malvalet.

– C'est fait, chef !... Mais il est passé où ? Chef ?

Landy entra et posa un mug fumant sur le bureau de son adjoint.

– Je suis là. Rasseyez-vous, Jack, et avalez votre café pendant que la machine fait le boulot. On n'est pas pressés.

Landy demeura debout dans un coin de la pièce à siroter son café. La veille un suicide et un meurtre s'étaient produits à quelques heures d'intervalle dans des lieux différents et il s'agissait d'après lui d'une simple coïncidence. Sauf que son adjoint n'avait pas le même point de vue.

*Si Jack n'avait pas rattaché les deux faits entre eux à cause de ces fichus bouquins je ne serais pas en train de perdre mon temps, songeait Landy, tout en buvant un café amer. On croirait de la chicorée ? Je suis prêt à parier qu'un de nos stagiaires arrive tout droit du département du Nord.*

– Terminé, chef ! Hé, c'est pas croyable : les livres de la médiathèque et ceux de Malvalet sont tous différents.

Landy posa sa tasse et vint regarder l'écran.

– Rien d'étonnant, Jack. La plupart des ouvrages d'Alexis Malvalet portent le nom de grands auteurs ; il avait dû en hériter de son père, ou peut-être de son grand-père. Ils doivent avoir une certaine valeur, on ne les confie pas au premier venu. A l'inverse de la médiathèque municipale qui s'adresse au lecteur moyen à condition qu'il dispose d'une carte de membre.

Jack songea que la façon de s'exprimer de son supérieur était parfois compliqué ; lui demander de préciser sa pensée pouvait s'avérer utile.

– Vous me donnez votre définition du « lecteur moyen » ?

Landy chercha comment répondre en étant précis.

– Et bien, les gens se rendent à la médiathèque pour emprunter un livre qui les distraira, au lieu de rester plantés devant leur télé le soir. Ou encore ils ont envie de lire le dernier tome publié par un auteur qu'ils apprécient particulièrement.

Jack prit trois secondes pour réfléchir puis fit signe qu'il avait compris.

– Comme les sept tomes de Harry Potter. Et le livre pour « se distraire » c'est quand il y a grève à la télé.

Landy ne voyait pas les choses comme ça mais après tout :

– Eh bien, euh... oui, c'est correct.

– Tant mieux. En tout cas on n'a pas avancé d'un chouïa.

Landy devait reconnaître que Jack avait raison. Un détail attira pourtant son attention.

– Il y a un dossier « Nouveautés » chez Malvalet. Cliquez dessus, au point où on en est.

Le dossier ouvert, le nom d'un livre apparut :

– L'absolu et l'éternité de J. L. Grifall, entré à la date du 25 mars dernier, lut Landy. Il n'était pas dans sa liste. Vérifiez ! ... Non, il n'y était pas. Malvalet l'avait sans doute mis à part parce que ce devait être son dernier livre acheté. Oh, mais qu'est-ce que je fiche à me prendre la tête avec ça ? Laissez, Jack, c'est inutile. On arrête tout.

Landy reprit, sur le bord de la fenêtre, son mug à demi rempli d'un café tiédi qu'il avala en grimaçant.

A son tour, Jack tendit la main vers son mug avant d'hésiter.

– C'est marrant, je jurerais l'avoir aperçu dans la liste de Joras. Un titre comme celui-là ça passe pas inaperçu entre Le livre de la Jungle et Lolita cœur brisé tome 5. (Jack se remit à pianoter sur le clavier.) Le voilà ! (Jack pointa du doigt une ligne.) Et le plus beau c'est qu'il a été enregistré à la médiathèque le 1er mars, soit trois semaines avant celui de Malvalet. Surprenant, non ?

Landy dévisagea son adjoint ; il ne l'avait jamais vu avec un air aussi sérieux. Il paraissait presque mûre malgré ses vingt-six ans et sa figure joufflue.

– Vous vous êtes bourré de vitamines ce matin, Jack ?

– Non, chef. Pourquoi vous me demandez ça ?

– Pour rien. En début d'après-midi, prenez des hommes avec vous et retournez au manoir. Si ce livre est là-bas, ramenez-le moi ! Mais avant vous passerez chez l'Aide-mémoire pour lui demander d'éplucher les comptes bancaires de nos deux victimes.

Jack se renfrogna : rendre visite au vieux Ben équivalait à grimper les marches de l'échafaud. Responsable des archives depuis une trentaine d'années, le policier avait été surnommé «L'Aide-Mémoire» par ses collègues. Toutefois ils leur arrivaient de faire appel à lui pour bénéficier de ses années d'expérience et de son intarissable mémoire, en faisant l'impasse sur son sale caractère.

– Si vous insistez, chef ?

– J'insiste.

\* *Tous droits réservés*